

activité et en plein progrès, qu'il avait visitées, il a dû être frappé de ce fait étrange, que sur cette terre d'Amérique les Anglo-Saxons, les Normands, les Ecossais et les Irlandais travaillaient, côte à côte, à y fonder une nation prospère et heureuse.

M. HENRI BELAND (Beauce). (Traduction) : M. l'Orateur, comme il se trouve parmi mes commettants un certain nombre de concitoyens d'origine anglaise, je crois devoir dire quelques mots à la Chambre en anglais. Je compte, je n'ai pas besoin de le dire, sur l'indulgence dont on fait d'ordinaire preuve envers ceux qui débütent dans la carrière parlementaire. La langue anglaise, on s'en convaincra au cours de ces observations, est un instrument que je n'ai guère l'habitude de manier, et elle est loin de m'être aussi familière que ma langue maternelle.

L'impression qui, tout d'abord, se dégage de la lecture du discours du Trône est bien celle-ci : tout soucieux qu'il est de déployer tous ses efforts pour que sa politique aboutisse dans un prochain avenir, à des résultats encore plus avantageux que ceux obtenus par le passé, le gouvernement est parfaitement satisfait de la situation actuelle.

Des VOIX : Très bien !

M. BELAND : Oui, et si le gouvernement est satisfait de l'état de choses actuel, c'est que le peuple lui-même en est satisfait. Chez le cultivateur comme chez l'ouvrier ; chez l'industriel comme chez l'artisan ; dans les rues de nos villes comme dans les exploitations forestières les plus reculées ; partout, du littoral de l'Atlantique jusqu'au Yukon et la Colombie Anglaise, bref, dans toute l'étendue de cet immense pays, règne une prospérité universelle qui ravit l'œil et l'oreille de l'observateur.

A titre de représentant d'un district agricole, le plus vaste peut-être de tout le Canada oriental, le devoir m'incombe de me faire ici l'interprète de la reconnaissance de la classe agricole envers le gouvernement, dont l'administration a été si fructueuse au point de vue des intérêts de l'agriculture.

Si nos produits agricoles trouvent aujourd'hui des marchés nouveaux et lucratifs, c'est dans l'aide prodiguée par le cabinet actuel et dans sa vive sollicitude qu'il faut en chercher la cause. Le tarif de faveur accordé à la Grande-Bretagne ; les discours si éloquentes du premier ministre, à l'époque de sa visite en Angleterre ; la réponse si spontanée du Canada à l'appel à la mère-patrie, au moment où elle avait besoin de nos sympathies et de nos secours pendant sa lutte dans l'Afrique-sud : voilà autant de circonstances qui ont conspiré à la création d'un sentiment favorable aux produits canadiens sur le marché anglais. En outre, parmi les causes qui ont puissamment contribué à la prospérité dont le pays jouit en ce moment, il faut tenir compte des facilités de transport, dont le mérite revient au mi-

nistre de l'Agriculture (l'honorable M. Fisher). Mon honorable collègue, le député d'York-ouest (M. Campbell) ayant touché aux questions les plus importantes embrassées par le discours du Trône, il serait superflu d'y revenir. L'avenir de ce grand pays doit nous inspirer un espoir plein d'enthousiasme. Au sein du Canada habitent des populations de plusieurs races et professant des cultes différents. Côte à côte vivent des Irlandais et des Anglais, des Français et des Ecossais, des protestants et des catholiques. Eh bien ! quels que soient notre culte et notre nationalité, soit que nous parlions la langue du siècle de Louis XIV ou celle de Shakespeare, ne l'oublions pas, nous avons ici un devoir à remplir ; c'est d'édifier l'édifice de notre nationalité, c'est de la faire grande, heureuse et prospère en lui donnant pour assises les principes de tolérance religieuse et d'égalité politique. Là même, des deux côtés de la Chambre, je vois assis à leurs fauteuils des vétérans parlementaires dont les cheveux ont blanchi dans la lutte soutenue pour assurer le règne de la paix et de l'harmonie au sein des éléments hétérogènes de notre population. Avant d'aller recueillir dans un monde meilleur la récompense de leur œuvre, qu'il me soit permis d'exprimer ici l'espoir qu'ils jouiront ici-bas des fruits de leurs efforts patriotiques.

Un dernier mot au sujet de la visite du prince et de la princesse de Galles au Canada. A ceux qui ne connaissent ni notre population de la province de Québec, ni les sentiments qui l'animent, je dirai : s'il vous eût été donné d'être témoins de la scène grandiose que présentait la vieille ville de Québec à l'arrivée des illustres visiteurs ; si vous aviez entendu ces tonnerres d'applaudissements et les acclamations de toute la population de Québec-est, — collège électoral si dignement représenté ici par le premier ministre — s'il vous eût été donné de voir nos belles Québécoises déployer drapeaux et mouchoirs, et jeter des fleurs aux pieds des visiteurs royaux, j'en suis convaincu, un cri unanime se serait échappé du plus profond de votre cœur : un peuple qui déploie pareil enthousiasme ne saurait être déloyal. Ce n'est pas seulement aux jours de fêtes mais encore aux jours de deuil que mes compatriotes ont prouvé leur dévouement à la Couronne anglaise. Tout récemment encore, dans des contrées lointaines, ils ont sacrifié leur vie pour l'honneur du drapeau qui les abrite dans ses plis. Oui, ces volontaires qui sont tombés au champ de l'honneur, mes concitoyens de Québec, en garderont éternellement le souvenir dans leur cœur, et notre gratitude subsistera tant que le Saint-Laurent, qui coule au seuil de leurs demeures, n'aura pas versé son dernier flot dans l'océan.

M. BORDEN (Halifax) : M. l'Orateur, C'est un véritable plaisir pour moi de pouvoir, tout d'abord, offrir mes félicitations